



NATHALIE GASTALDO ET PHILIPPE GODEAU PRÉSENTENT
EN ASSOCIATION AVEC WILD BUNCH

TOMER SISLEY

SHARON STONE



LARGO WINCH II

UN FILM DE
JÉRÔME SALLE

AVEC
**ULRICH TUKUR, MAME NAKPRASITTE, OLIVIER BARTHÉLÉMY,
NICOLAS VAUDE, CLEMENS SCHICK,**
AVEC LA PARTICIPATION DE **LAURENT TERZIEFF**

SCÉNARIO : **JULIEN RAPPENEAU ET JÉRÔME SALLE**
PRODUIT PAR **NATHALIE GASTALDO**

D'APRÈS LA SÉRIE DE BANDES DESSINÉES
LARGO WINCH DE VAN HAMME ET FRANCQ
PUBLIÉE AUX ÉDITIONS DUPUIS

SORTIE : 16 FÉVRIER

DURÉE : 1H59

SCOPE - DOLBY SR/SRD DTS - VISA : 121 065

LES PHOTOS DU FILM SONT TÉLÉCHARGEABLES SUR LE SITE :
WWW.LARGOWINCH2-LEFILM.COM

DISTRIBUTION

Wild Bunch Distribution
99, rue de la Verrerie
75004 Paris
Tel. : 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

B.C.G.
Myriam BRUGUIÈRE - Olivier GUIGUES
Thomas PERCY - Wendy CHEMLA
23, rue Malar - 75007 Paris
Tel : 01 45 51 13 00
bcpresse@wanadoo.fr

SYNOPSIS

Propulsé à la tête du groupe W après le décès de son père adoptif, Largo Winch décide à la surprise générale, de le mettre en vente afin de créer une ambitieuse fondation humanitaire.

Mais le jour de la signature, il se retrouve accusé de crimes contre l'humanité par un mystérieux témoin. Pour prouver son innocence, Largo devra retourner sur les traces de sa vie passée, au cœur de la jungle birmane.

NOTES DE PRODUCTION

UNE NOUVELLE AVENTURE

Lorsque LARGO WINCH sort dans nos salles, le 17 décembre 2008, LARGO WINCH II est déjà en gestation. « C'est Nathalie Gastaaldo, la productrice, qui a lancé l'idée d'un deuxième film, explique Jérôme Salle. Julien Rappeneau et moi en avons parlé, commencé à imaginer une histoire qui nous a plu, et surtout nous avons trouvé l'envie. Écrire un film, c'est un long processus. L'envie est primordiale. Mais c'est après le tournage et surtout après la sortie du premier LARGO WINCH qu'on a écrit la majorité de LARGO WINCH II. » « Lorsque la question s'est posée, j'ai relu les albums, poursuit Julien Rappeneau. Nous avions la volonté de bâtir un scénario qui s'inspirerait de l'univers de *Largo Winch*, mais qui serait une histoire originale. Notamment, parce qu'en tant que spectateur, j'aime être surpris par l'adaptation d'une œuvre que je connais, être confronté à une histoire différente. Ça participe à mon plaisir de spectateur, et c'est ce que Jérôme et moi avions envie d'offrir. Le tout est de rester fidèle à l'esprit, au rythme et au ton de la bande-dessinée et du premier film. »

L'idée directrice de ce deuxième film est l'amélioration. « J'ai tendance, dans ce que je fais, à ne voir que ce qui ne va pas, explique Jérôme Salle. Je voulais donc changer ce que je trouvais décevant et conserver ce que je trouvais réussi. A tous les niveaux, de l'écriture jusqu'à la postproduction. » En l'occurrence, le mieux passe par le ludique. « C'est en effet le mot le plus juste, approuve Jérôme Salle. Qu'il y ait plus de jeu, plus de jubilation, un peu plus d'action, un peu plus d'humour... »

Et puis plus d'émotion aussi, ce qui passe, en l'occurrence, par une histoire d'amour. Sur le premier, j'avais été frustré par cette sensation de sérieux. C'était aussi dû au fait qu'on avait beaucoup d'obligations : il fallait installer l'histoire, les personnages. C'était la genèse, et même si on a pris plein de libertés avec la BD, l'histoire devait être respectée. Sur le deuxième, on est partis en étant beaucoup plus libres. » Même son de cloche du côté de Julien Rappeneau : « Il y avait une exposition qui était forcément un peu forte dans le premier volet. Elle ne me déplaisait pas car la genèse du personnage est suffisamment riche pour qu'on s'y intéresse pleinement ; mais elle pouvait ralentir certaines parties du film. Débarrassé de cette exposition, j'avais envie d'un film rythmé, plus riche en émotions. Avec moins de "blabla" financier ! » Un "blabla" pourtant nécessaire au développement de l'intrigue, mais qui doit être accessible à tous « pour ne pas faire sortir le public de l'histoire », ajoute Julien Rappeneau, avant de poursuivre : « Il faut parfois simplifier cette partie du récit. Mais pas trop non plus car aujourd'hui l'économie fait partie intégrante de l'actualité. Tous les jours on entend parler de multinationales, de cours de bourse, d'OPA, de la vie des entreprises... » « Il y a deux choses difficiles dans un scénario comme celui-là », explique le réalisateur. « Bâtir un complot qui soit riche et complexe mais qui reste compréhensible, et ensuite faire passer les informations financières importantes pour le complot. Il faut faire passer l'information au bon moment, clairement, et une seule fois. Le piège, lorsque vous avez peur que le public ne capte pas une information, c'est de la répéter. Or si vous la répétez, vous l'affaiblissez. Il faut minimiser le nombre d'infos à faire passer, les répartir au bon

endroit, les dire et les filmer très clairement. Après, il y a plusieurs astuces de mise en scène possibles. Prenons par exemple la séquence dans laquelle Largo signe la vente de son groupe, et où il y a une information assez complexe à faire passer sur cette vente. Elle passe bien car avec le personnage du banquier (joué par Anatole Taubman) qui lui explique le processus, il y a un petit jeu de comédie qui fait qu'on ne s'ennuie pas. Alors que l'information en soit est totalement indigeste. »

En cours d'écriture, Tomer Sisley ne manque pas d'être consulté. « Il a fait des commentaires intéressants, qui ont été pris en compte, commente Jérôme Salle. Il a un point de vue d'acteur sur le scénario, et donc différent des autres. Il lit avec les yeux du personnage. » En l'occurrence, lorsqu'il s'agit de faire évoluer son personnage, le comédien sait exactement où il veut en venir : « Dans LARGO WINCH, c'est l'accession au pouvoir, l'acceptation du destin. Dans LARGO WINCH II, c'est un adulte, il n'a plus rien à prouver, il a accepté sa position. Il a fait la paix avec son père, et réglé tout ce qui l'empêchait de devenir adulte. » « Au début de LARGO WINCH II, poursuit Julien Rappeneau, c'est encore quelqu'un dont la vie a été complètement chamboulée, car il se retrouve à la tête d'un groupe immense ; et il est en plein questionnement. Que va-t-il faire de ce pouvoir, de cet argent, de cette fonction ? » Jérôme Salle renchérit : « C'est une thématique proche du super héros. Souvent, le super héros se trouve en possession d'un pouvoir qu'il n'a pas vraiment cherché à posséder, et ce pouvoir lui donne des responsabilités immenses. Que va-t-il en faire ? Le Bien, le Mal ? C'est ce qui est intéressant. »

LA RÉUSSITE À TOUT PRIX ?

Pour écrire le scénario de ce deuxième LARGO WINCH, le duo s'appuie sur deux albums de la saga *Largo Winch* : *La Forteresse de Makiling* et *L'Heure du tigre*, tous deux se déroulant en Birmanie. « Mais nous nous en sommes éloignés petit à petit, et il en reste très peu de choses », confie Jérôme Salle, avant de poursuivre : « De toute façon, je trouvais plus intéressant d'écrire une histoire originale. » Julien Rappeneau justifie le choix de ces albums : « Dans la série de BD, il est évoqué que Largo a vécu un temps en Asie, à l'époque où il était une sorte de routard. Dans les rencontres qu'il avait pu faire à ce moment-là quelque chose stimulait notre imaginaire. Et puis, cette région est intéressante d'un point de vue géopolitique. Les compromissions ou les liens que des grands groupes peuvent entretenir avec des régimes dictatoriaux, comme celui au pouvoir en Birmanie, est un thème que nous voulions aborder. Dès le départ, on a imaginé que Largo puisse avoir affaire à quelque chose liée à ce que son père aurait pu faire dans le passé. Une "mauvaise action". Pour ensuite s'intéresser à la manière dont Largo va se positionner par rapport à ça. » Car si LARGO WINCH II se veut un pur film d'aventure, il n'en manque pas moins de thèmes forts. Celui du déracinement, des relations père-fils, mais aussi de la réussite et de ce qu'elle implique. « C'est la question du film » poursuit Julien Rappeneau : « Peut-on réussir dans le monde des affaires sans être forcément mouillé dans des choses plus ou moins répréhensibles, voire même moralement condamnables ? Largo, au début, décide de vendre le groupe parce qu'il pense qu'il a mieux à faire de cette fortune. » Même sentiment pour Jérôme Salle. « De la même manière que James Bond est un héros issu de la Guerre froide, Largo Winch est le produit du capitalisme triomphant. Donc en lui-même, le personnage recèle cette question morale. Peut-on diriger des centaines de milliers de personnes sans se comporter de manière immorale, sans faire le Mal à un moment donné ? C'est une vraie question. Dans le film, elle est posée par rapport au père, qui est le bâtisseur de cet empire... »

Largo est l'héritier, et s'il veut que l'empire perdure, il se retrouve face à ces questions. Dans le second film, s'il a accepté son identité, se pose la question de savoir s'il acceptera les responsabilités qui vont avec. » Largo Winch, ce héros au destin doré mais imposé, n'est pas sans rappeler un autre personnage mythique au réalisateur. « C'est la même thématique que pour Michael Corleone dans LE PARRAIN. Lui, il aspire à être un américain moyen. Mais lorsque son frère est assassiné et son père blessé, il se retrouve à devoir prendre en main la famille. Et il se rend compte qu'il est fait pour ça, alors qu'il ne le souhaite pas. C'est un phénomène intéressant car c'est quelque chose qu'on vit tous : ce qu'on a envie de faire, ce qu'on arrive à faire, ce pour quoi on est fait... »

Sous l'œil bienveillant de Jean Van Hamme – « qui a apporté son regard professionnel en se posant des questions d'ordre scénaristique, en émettant des suggestions ou en pointant des choses qu'il ne trouvait pas claires », dixit Julien Rappeneau – le scénario prend forme. Et voit apparaître de nouveaux personnages, mais aussi quelques figures chères aux amateurs de la bande dessinée. Comme Cochrane, qui dirige le groupe W. « Nous avons fait de lui un revenant, explique Julien Rappeneau. Nous avons imaginé qu'il a travaillé pour le groupe par le passé et que Largo l'a rappelé suite à son arrivée à la tête du groupe W. C'est un technocrate, déboussolé par Largo, sa façon de diriger, ses décisions, son style. Le décalage est assez savoureux, et Ulrich Tukur arrive à donner une vraie existence à ce personnage. » Autre figure emblématique des albums incarnée dans ce deuxième film : Simon, l'homme de confiance de Largo, que joue Olivier Barthélémy. A son côté, Gauthier (Nicolas Vaude), déjà présent dans, LARGO WINCH voit sa présence s'accroître considérablement. « Gauthier est un peu lunaire, décalé, très bavard, mais doté de bon sens. Il épauler vraiment Largo », raconte Julien Rappeneau. « Il y avait un plaisir naturel à le développer, notamment parce qu'il est drôle et attachant. C'est une fonction assez classique : le valet aux côtés du héros, entraîné dans l'aventure un peu malgré lui. C'est quelque chose que j'ai toujours aimé au cinéma. » Un side-kick qui trouve sa place naturellement dans ce récit, et que Jérôme Salle est heureux d'avoir pu développer dans cette suite, qui voit apparaître de nombreux nouveaux personnages. A commencer par Alexandre Jung, auquel le regretté Laurent Terzieff a donné chair. D'après Julien Rappeneau, « comme Nerio Winch n'est plus dans le film – il décède dans le premier – nous avions la volonté de créer un personnage qui soit de l'environnement de Nerio, peut-être de sa génération... Quelqu'un qui serait une sorte de figure paternelle – pour continuer à filer ce thème qui parcourt les deux films. Jung dégage une certaine noblesse – il a été président de la Croix Rouge – donc on imagine que c'est un homme de réseau, moralement irréprochable, qu'il a fait de grandes choses dans sa vie. Alors il devient intéressant de creuser les failles d'un tel personnage, de voir ce qu'il peut dissimuler. » Pour creuser, Diane Franck s'y entend. Procureure à la Cour Pénale Internationale, elle est chargée d'enquêter sur le groupe W. « C'est un personnage complexe et donc intéressant, souligne Jérôme Salle : Elle a plusieurs dimensions. Elle est intelligente, mais malgré sa bonne volonté, elle est dans l'erreur. C'est une de ses dimensions qui me séduit. L'autre point, c'est son côté cougar, une femme de 45-50 ans qui collectionne les jeunes amants. Il y a donc toujours une ambiguïté avec Largo : ça en fait un personnage intéressant. » Un personnage intéressant qui vient compléter une palette de personnages déjà riche, à laquelle il faut ajouter Malunaï, la jeune villageoise karen avec laquelle Largo partage sa vie au début du film.

L'électrisme règne donc dans ce nouvel opus. Ce qui ravit Jérôme Salle. « J'aime lorsqu'il y a plusieurs portes d'entrées, plusieurs couches de lecture. Qu'un enfant de 12 ans puisse voir un film et y trouver autant de plaisir qu'un prof de fac de 40 ans. Dans LARGO WINCH, on joue toujours

avec cette dimension-là, à savoir osciller entre le réalisme d'un côté, et la comédie de l'autre. De manière générale, on essaye toujours de donner naissance à des personnages qui ont de la chair, de la matière. Ce qui est toujours un peu plus difficile sur des films comme LARGO, puisque ce sont des films pour lesquels on part de la structure. C'est un mode de travail qui nous oblige ensuite à enrichir les personnages. Et il ne faut pas oublier non plus ce que Hitchcock disait – je cite souvent cette phrase – "Le méchant est le héros de sa propre histoire". C'est-à-dire que vous devez pouvoir être capable de raconter une histoire du point de vue du méchant ou d'un autre personnage du film. En inversant les jugements de valeur. Car lui-même a une quête, une motivation, et c'est ça qui le rend intéressant. » Reste à donner vie à ces personnages... »

LE TOURNAGE

Comme dans LARGO WINCH premier du nom, Tomer Sisley incarne l'héritier du groupe W. Jérôme Salle leur trouve de nombreux points communs « Dans certains traits de caractère, dans certains doutes... Il a une forme de fragilité. Ça procure à Tomer de vraies bases sur lesquelles s'appuyer pour jouer ce personnage. » En outre, le comédien a évolué. « En tant qu'être humain, notamment », note le réalisateur. « Il a eu un enfant, il a gagné en maturité et je pense aussi qu'il a moins de choses à prouver. Dans le premier, il y avait un manque de légitimité difficile à vivre pour lui. Donc il devait en permanence prouver à l'équipe, au spectateur et à lui-même qu'il avait le droit de jouer Largo. Plus maintenant. Ce qui lui donne donc une plus grande confiance en lui – dans le bon sens du terme – et une plus grande liberté. En plus, le personnage, tel qu'il est écrit dans cette suite, lui donne un peu plus de possibilités de jeu. » Pour autant, son comportement sur le plateau ne s'en trouve pas changé. « Il a toujours été parfait, il adore être là, même quand il ne tourne pas, témoigne Jérôme Salle. Parfois, c'est même moi qui ai du le mettre en dehors du plateau car il déconcentrait les gens ! »

Pour entourer Tomer Sisley, et guider Largo Winch dans le monde des affaires, Jérôme Salle a fait appel à Laurent Terzieff. « S'il y a une chose que je trouvais extrêmement touchante chez lui – et c'est un homme qui m'a beaucoup marqué, même si malheureusement, je ne l'ai pas connu très longtemps – c'était son immense ouverture d'esprit, en plus d'être quelqu'un de brillant et un immense acteur. S'il a accepté LARGO WINCH II, éventualité peu probable, c'est parce que ça l'a amusé. Il a aimé le scénario, l'a trouvé populaire sans être vulgaire. Et je me souviens très bien de la première chose qu'il me dit au téléphone : 'J'ai quand même un problème : je ne suis pas sûr d'être capable de jouer ce rôle. C'est compliqué pour moi.' Ce n'était pas une posture, il était vraiment sincère et dans le doute. Ça démontre son humilité. » Associer Tomer Sisley à Laurent Terzieff, mais aussi à Sharon Stone, amuse beaucoup Jérôme Salle : « Je trouve ce mélange d'acteurs et d'univers intéressant. D'ailleurs, lorsque j'ai vu Laurent Terzieff et Sharon Stone ensemble sur le plateau, j'ai trouvé ça formidable. La rencontre de deux mondes ! Ça a beaucoup amusé Laurent d'ailleurs. » Pour le cinéaste, l'icône américaine possède la capacité d'incarner un procureur. C'était en tout cas « l'une des rares comédiennes qui soit à la fois séduisante, et qui dégage de l'intelligence et une forme de pouvoir. » Sharon Stone est arrivée tardivement sur le film. « Le casting a été fait pendant qu'on tournait, et pour être honnête, je n'y croyais pas vraiment, se souvient le réalisateur. Les américains n'aiment pas beaucoup sortir de leur milieu, de leur univers, de ce qu'ils maîtrisent. Mais Nathalie Gastaldo y a cru. Et elle a eu raison. Je crois que le rôle a plu à Sharon Stone. Ça l'amusait de jouer ça. D'autant que son personnage

recèle un certain second degré et qu'elle joue beaucoup de son image. » Au point de la vêtir d'une robe blanche, et de la faire croiser et décroiser les jambes, dans un clin d'œil (in)avoué à BASIC INSTINCT ? « Je trouve qu'on a le droit de faire ça dans un LARGO WINCH. C'est un film populaire dans lequel on peut jouer avec les codes du cinéma. Mais ce n'est pas moi qui lui ai demandé de croiser les jambes. J'ai juste amené la robe blanche. On ne s'en est d'ailleurs jamais vraiment parlé ouvertement. Mais elle est suffisamment intelligente pour savoir qu'on joue avec ça. »

Sur le plateau de LARGO WINCH II, la star de CASINO va faire la connaissance de Mame Nakprasitte, ravissante Thaïlandaise de 29 ans. « Mame est très connue en Thaïlande, raconte Jérôme Salle. C'est une très bonne actrice, physiquement parfaite pour le rôle. Car les karens (une ethnie très présente en Birmanie et en Thaïlande, NDR), chez lesquels on situe l'histoire, n'ont pas vraiment le même physique que les Thaïlandais. D'ailleurs, quand on tournait dans le nord du pays dans un village que nous avions nous-mêmes construit, les figurants karens venus des villages alentours lui demandaient de quel village elle venait. Ils la prenaient vraiment pour une karen. » Tandis qu'Ulrich Tukur campe Cochrane, personnage issu de la BD - dont Jérôme Salle avoue que c'est « un type adorable, qui a une énergie incroyable, qui est drôle, c'est un vrai bonheur ! » – Olivier Barthélémy incarne lui l'indéfectible ami de Largo Winch, Simon, autre figure emblématique de la BD. Un choix qui n'avait rien d'évident au départ. « Un peu comme pour le casting de Largo, on a vu tous les acteurs de cette tranche d'âge en France. On a fait des essais avec quelques uns d'entre eux. Et comme avec Nicolas Vaude, on se rend compte qu'il y a des alchimies immédiates entre certains acteurs. Olivier est un acteur très doué, doté d'une vraie présence ; il amène de la modernité au personnage. » Les fans le verront-ils de cet œil ? « Je pense qu'on va se faire jeter des pierres, comme toujours, avoue le réalisateur. Il ne ressemble pas à la BD, mais ce qu'il fait du personnage est intéressant. Par rapport aux critiques sur le choix des acteurs, je me suis blindé dès le premier film. Les critiques ont été tellement dures et violentes quant au choix de Tomer... A un moment donné, les fans s'accaparent les personnages. Et vouloir les satisfaire, c'est illusoire. Chacun a son interprétation. Si la mienne ne vous plaît pas, j'en suis navré. »

Une fois les comédiens choisis, reste à les mettre en scène. C'est le début d'un véritable tour du monde et d'un marathon de 99 jours pour le réalisateur et son équipe. « Nous avons commencé par la Thaïlande, avec le village de Malunaï, le camp militaire... Bref, tout ce qui est dans la jungle, et qui est supposé se dérouler en Birmanie. Ensuite, nous sommes allés à Bangkok, puis à Hong-Kong. Après, nous avons pris la direction de la Belgique puis de l'Allemagne, avant de tourner les scènes de chute libre dans le sud de la France. Et de finir par une journée à Londres ! Après, je suis allé me coucher ! (rires) » Pour ce nouvel opus, Jérôme Salle a une idée très claire de l'atmosphère visuelle qu'il souhaite. « Ce que j'aime dans LARGO WINCH, c'est la possibilité de faire cohabiter des univers très contrastés, et de faire des allers/retours entre eux. Comme dans le premier film, il y a un univers minéral froid - la ville, les bureaux, les gratte-ciels... - qui s'oppose à celui de la jungle, très organique. A l'étalonnage, j'ai d'ailleurs fait tendre le film vers quelque chose d'un peu plus doux et coloré, afin d'assumer pleinement le côté film d'aventure par rapport au côté thriller, qui utilise des codes très bleus, très froids, très durs. J'essaye de garder les codes du film d'aventure. »

UN TOURNAGE TRÈS PHYSIQUE

L'aventure a donc commencé le 18 janvier 2010 à Mae Hong Son, au nord de la Thaïlande. Avec d'entrée une scène de cascade pour Tomer Sisley. L'une des nombreuses séquences de bravoure qui ponctuent le film, et qui lui confèrent cette dynamique et cet aspect ludique souhaité par Jérôme Salle. Car sous sa direction, Largo Winch va tout vivre : chute libre, course-poursuite, bagarre... Rien ne lui sera épargné. Pas plus qu'à Tomer Sisley, qui effectue lui-même l'intégralité de ses cascades. Chute libre comprise. Si le comédien est un sportif aguerri, cinq mois de tournage intensifs nécessitent un minimum – ou plutôt un maximum – de préparation physique. « La préparation physique a été violente pour moi, se souvient l'interprète de Largo Winch. Car le lendemain du dernier jour de tournage du premier film, j'ai eu un accident de ski et il a fallu relancer la machine. Avant de pouvoir refaire des cascades, j'ai donc du beaucoup m'entraîner. Environ 4 à 5 fois par semaine, avec beaucoup de musculation et d'autres sports, comme du grappling (forme de lutte, Ndlr), par exemple. Surtout pour bouger et respirer. Chaque séance durait entre 2 et 3 heures. Depuis un certain nombre d'années, je pratique le sport à un bon niveau, et je sais donc à peu près ce qu'il faut faire.

En revanche, j'avais un coach pour la musculation. Je déteste ça, et il me fallait donc quelqu'un pour me pousser, d'une part, et, d'autre part, me faire travailler correctement. » Un travail qui va lui être extrêmement utile et qu'il va effectuer en parallèle de la préparation des cascades. « J'ai commencé à travailler avec Philippe Guéguan, le coordinateur des cascades, deux mois avant le début du tournage. J'apprends très vite les chorégraphies. Le travail, pour moi, consistait surtout à me les approprier, à participer à leur création. Et pas à simplement répéter bêtement ce que Philippe me montrait. » Jérôme Salle confirme. « Toutes les bagarres sont chorégraphiées. Le scénario sert de base écrite, à partir de laquelle Philippe Guéguan, le coordinateur des cascades, va travailler avec ses cascadeurs, filmer les répétitions, et me les présenter. Une fois les modifications intégrées, il fait répéter l'acteur. En l'occurrence, Tomer avait beaucoup travaillé sur le premier film pour arriver au niveau. Il est donc arrivé sur le deuxième en connaissant son métier de combattant, et en ayant juste ses chorégraphies à apprendre. » Toute la question est ensuite de savoir comment filmer ces bagarres. « Il y en a deux, explique le réalisateur, qui sont filmées de manières totalement différentes.

Pour la première, qui se déroule dans le village, j'ai pris le contre-pied du surdécoupage qui se fait depuis quelques années, essentiellement sous l'influence de Jason Bourne. J'ai voulu profiter du fait d'avoir deux acteurs capables de combattre pour découper la séquence au minimum. Il y a très peu de plans. Il en ressort une forme de violence, car il n'y a pas de triche sur les coups. C'est également lié à l'ambiance très western qu'il y a dans ce village. Ça appelle une forme de classicisme et c'est un clin d'œil au passé. La seconde scène, dans une chambre d'hôtel, est par contre tournée de manière beaucoup plus découpée. » Outre ces bagarres, LARGO WINCH II peut se prévaloir de scènes extrêmement spectaculaires, pour lesquelles la préparation a été minutieuse.

Et il vaut mieux lorsqu'il s'agit de faire exploser un campement militaire ! « Pour préparer au mieux, on utilise le storyboard. Cela permet à toutes les équipes et à tous les corps de métier de voir ce qu'on fait. Une fois que tout le monde en a pris connaissance, il y a de multiples réunions et répétitions, pour savoir comment placer les caméras. » Et pas question de se louper : il n'y aura qu'une prise. Alors les caméras se multiplient. Jusqu'à huit pour une scène comme celle-ci. « Ce qui n'empêche pas la boule au ventre et la peur de s'être trompé », avoue Jérôme Salle, avant d'ajouter :

« Mais ça fait partie du plaisir aussi ! » Dans certains cas, le storyboard traditionnel ne suffit pas. Il faut alors faire appel au storyboard animé. Comme ce fut le cas pour la course-poursuite en ouverture du film, et la scène de chute libre. « C'est encore plus précis, explique le réalisateur. On rentre les décors, les voitures, les acteurs dans l'ordinateur, puis on choisit les angles, les focales. On peut aussi prédecoder la scène, et c'est assez utile.

Pour la scène de chute libre, comme ça n'avait jamais été fait en live, on avait besoin de tester des choses avant. De faire des essais entre les plans larges et les plans serrés, de voir ce que donne le mélange des plans... Cette scène a de toute manière été difficile à concevoir et à appréhender. » Au point qu'il a fallu que Tomer Sisley effectue 111 sauts pour la préparer et la filmer ! « Sans compter les heures de soufflerie, s'empresse d'ajouter le comédien. Il faut bien comprendre que lorsqu'on saute à plat, qui est la position la plus lente, il va se passer 50 à 55 secondes avant l'ouverture du parachute. Si on fait des flèches – la tête en bas – ou si on s'agrippe, comme dans le film, on passe de 170 km/h à 300 km/h. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le vrai danger, ce n'était pas quand on s'agrippait. Les plans les plus dangereux, ce sont ceux où la caméra est relativement fixe – le cadreur chute à plat – alors que moi, j'arrive en passant comme un boulet à côté de la caméra. Ça, ce sont des plans où le cadreur chute à 170 km/h alors que moi, je passe à moins d'un mètre à plus de 300 km/h. Si on se loupe, c'est un impact colossal. Autant dire que c'est fini. » Déjà adepte de la discipline, Tomer Sisley a en plus bénéficié des conseils des meilleurs spécialistes mondiaux : Jean-Philippe Ricordeau, trois fois vice-champion du monde, et les Babylones, champions du monde... De quoi apprendre encore plus vite. Mais l'enjeu était de taille. Pour la première fois, une scène de bagarre en chute libre a été entièrement tournée en conditions réelles. Tout ce qu'on voit à l'écran a été fait en conditions réelles. Inconscience ? Non. Tomer Sisley « adore » les sensations fortes. Jérôme Salle, lui, savait qu'il ferait plaisir à son acteur star avec cette scène. « Je l'ai écrite car je savais que Tomer en faisait. Il me poursuivait pour deux choses : piloter un hélicoptère – car il a le brevet – et faire du base jump. Je n'ai pas réussi à placer le base jump, mais j'ai réussi à caser la chute libre ! » Si rien n'arrête Tomer Sisley, Jérôme Salle n'est pas prêt à tout pour une scène. « De nous deux, je suis plutôt le raisonnable, confie-t-il. Il m'arrive même, contre l'avis de Tomer ou d'un cascadeur, de ne pas vouloir refaire une prise parce que qu'on n'aura pas beaucoup mieux et que chaque prise est un risque supplémentaire. Je ne l'oublie jamais. Il y a trop de prises de risques sur un film comme celui-ci pour l'oublier. On peut tout préparer – et tous les cascadeurs du monde vous le confirmeront – on n'est jamais à l'abri d'un accident qui peut devenir dramatique quand vous filmez des scènes comme celle-ci. C'est peut-être pour ça qu'on a tourné cette scène en dernier : peut-être que les assurances sont cyniques ! (rires) »

Si réaliser l'ensemble des cascades en live, avec très peu de plans truqués, donne un plus grand réalisme au film, ce n'est pas sans risque. « Pour être honnête, si c'était à refaire, je ne le referais pas, avoue Jérôme Salle. C'est mon troisième film, et pour la première fois, j'ai ressenti de l'angoisse. Parce que quand vous faites passer une voiture à toute allure à côté d'une autre voiture qui zigzaguer, d'un camion citerne qui explose et d'une dernière voiture qui saute en l'air et retombe juste devant celle qui zigzaguer, les données sont si nombreuses que le moindre grain de sable met potentiellement en danger la vie d'un acteur ou d'un cascadeur... En même temps, le fait de faire l'action en live permet aux acteurs de jouer plus facilement et intensément que s'ils jouent sur un fond vert. Sur cette scène-là, les acteurs sont dans la voiture, mais on utilise aussi un système de doubles commandes, avec conduite déportée sur le toit. C'est la première fois, je crois, qu'on faisait ça en

Europe. La voiture est pilotée par un cascadeur, et les acteurs sont à l'intérieur. Ce qui est intéressant, c'est que vous pouvez lancer la voiture dans des cascades – rouler très vite, zigzaguer ou taper dans une autre voiture, par exemple – et être caméra à l'épaule à l'intérieur de l'habitacle sans jamais voir le cascadeur. Ça a demandé un gros travail de préparation, car il a fallu construire cette voiture, mais ça a apporté beaucoup au tournage, notamment en véracité. Ce n'est pas une doublure à l'intérieur. Ça c'est d'ailleurs remarquablement bien passé avec les comédiens, même si c'est parfois ingrat pour eux. Mais c'est vrai pour chaque film d'action. » Tomer Sisley confirme : « Ça a duré 3 semaines et demie ! Et je peux dire que je comptais les jours, car je m'ennuyais à mourir. Lorsqu'on jette une berline de luxe dans l'eau, il est impossible de le faire deux fois en cinq minutes. Il faut sortir la voiture, la sécher... Ça prend énormément de temps, et ce n'est pas un hasard si on a mis trois semaines et demi pour tourner une séquence de 3 minutes. » Par contre, une fois en scène, Tomer ne se fait pas prier pour prendre le volant. « Il n'y a pas une seule action dans cette poursuite que je n'ai pas faite. Car s'il y a eu des plans avec de la conduite déportée, ça ne veut pas dire qu'on n'a pas fait les mêmes avec moi. Ça ne roulait pas très vite ; les plans serrés donnent toujours une impression de vitesse plus grande. »

Si 99 jours de cascades de défis techniques et de cascades inédites peuvent être domptés par l'apprentissage et l'enchaînement des films, il n'en est pas de même de « la direction d'acteur », dixit Jérôme Salle. Et les défis ne sont pas toujours ceux que l'on pense. Le réalisateur s'explique sur cette confession : « On a tourné tellement de scènes compliquées qu'à un moment, elles paraissaient sinon simples, du moins normales. Ce qui m'a paru le plus compliqué, paradoxalement, c'est de tourner avec un enfant thaïlandais de 4 ans, qui ne parle pas notre langue. Ça l'a été particulièrement pour Tomer. Jusqu'à 2 ans, l'univers de l'enfant est très resserré et il n'a pas conscience de ce qui se passe autour de lui. Vous pouvez tourner plus facilement, même s'il va être fatigué et pleurer. A 7 ou 8 ans, les enfants se rendent compte de ce qui se passe. Vous pouvez leur expliquer certaines choses. A 4 ans, ils voient un plateau de cinéma, des gens qui s'affairent, ils entendent des choses, mais ils ne comprennent pas. C'est un âge vraiment très difficile. Dans ce cas précis, il y avait en plus la barrière de la langue, notamment avec Tomer et moi, et ce même s'il comprend un peu notre langue car son père est français. Il avait en plus des choses difficiles à jouer. Notamment sur les émotions. En tant que metteur en scène, je trouve ça assez difficile. Jusqu'où peut-on aller pour créer des émotions chez un enfant, sachant que ça n'est qu'un film et qu'on peut mettre en danger sa psychologie si on va trop loin ? Franchement, c'est compliqué. » Au point d'en éprouver une forme de culpabilité ? Le réalisateur hésite et se lance : « Oui. Nous en avons parlé avec Tomer. Et il y a deux ou trois fois où je ne me suis pas senti bien. Je me demandais si je n'étais pas allé trop loin... C'est vraiment complexe. »

Terminé le 12 juin 2010, ce tournage marathon – « la plus grande difficulté pour toute l'équipe, c'est de tenir sur la durée », confesse Jérôme Salle – sera passé par 6 pays et aura utilisé quatre langues. La postproduction peut commencer. Ainsi que la composition de la musique.

LA MUSIQUE

Comme pour le premier LARGO WINCH, Jérôme Salle a fait appel à Alexandre Desplat pour composer la musique. « Il y a eu une évolution sur la musique en termes d'action, explique Jérôme Salle. Le film en comporte plus, donc il génère une musique qui est plus ample. Je pense d'ailleurs

que son écriture, sans doute à force de travailler sur des gros films américains, a pris de l'ampleur, de la puissance et de la précision depuis le premier LARGO WINCH. Et on a ajouté de l'émotion, aussi. Notamment un nouveau très beau thème qu'on utilise souvent dans le film et qui illustre l'histoire d'amour. » Concrètement, cela se manifeste par l'utilisation pour certains motifs d'instruments asiatiques. A commencer par une petite flûte dont Alexandre Desplat, expert de cet instrument, a lui-même joué.

Et puis LARGO WINCH II compte également un invité de marque sur sa bande originale. Puggy, le groupe montant Belge – même s'il est composé d'un Anglais, d'un Français et d'un Suédois ! – interprète en effet le générique de fin. « Comme pour le premier LARGO WINCH, explique Jérôme Salle, on avait l'idée de mettre un morceau d'un groupe au générique de fin. J'avais cette fois dans l'idée d'utiliser une reprise d'un titre de Cat Stevens – ou plutôt Yusuf Islam, maintenant – que j'adore. La chanson est *Father and son*. C'est un classique qui fonctionne bien avec l'un des thèmes de Largo, à savoir le rapport à la paternité. Il fallait ensuite trouver un groupe pour l'interpréter.

Je ne connaissais pas Puggy. Le groupe faisait partie d'une liste qu'on m'a proposée. J'ai écouté leur album, je les ai vus à Taratata, et j'ai trouvé ça super. La rencontre avec eux s'est très bien passée, et ils ont fait quelque chose de très bien, qui colle à l'esprit du film, jusque dans leur côté cosmopolite et dans leur style de musique.

RENCONTRE AVEC TOMER SISLEY

Comment se sont passées les retrouvailles avec Largo Winch ?

Le premier LARGO WINCH a été un cadeau du ciel. Quelque chose de rare dans une carrière d'acteur. Deux ans et demi se sont écoulés entre les deux tournages, pendant lesquels je n'ai rien fait. J'ai juste terminé la tournée de stand-up que j'avais décalé pour pouvoir faire LARGO WINCH. On m'a proposé beaucoup de scénarios, mais aucun projet ne m'a fait vibrer. Résultat : mon premier tournage après LARGO WINCH, c'est... LARGO WINCH II ! J'en attendais donc beaucoup. Et je n'ai pas été déçu. J'avais énormément envie de faire mieux. J'étais très critique envers le premier film, même si je le trouve très réussi ; mais, un peu à l'image de Jérôme, il y a plein de choses pour lesquelles je me suis dit « Ça, j'aurais pu le faire autrement. » J'étais donc impatient de pouvoir faire ce deuxième film.

Quels seraient vos points communs avec Largo Winch ?

Ils sont innombrables ! Le même déracinement, par exemple. Largo Winch sait vaguement qu'il vient de Yougoslavie, mais ne sait pas qui sont ses parents. Il a grandi en Suisse, en Angleterre, en France, à Hong Kong, à New York... Moi, je suis né à Berlin, mes parents sont israéliens, mes grands-parents étaient russes et yéménites. Je suis venu vivre en France, j'ai étudié dans une école américaine... Le déracinement, je sais ce que c'est. Largo, c'est aussi un vrai solitaire. Il n'a pas de famille. Moi non plus. J'ai toujours été très seul. Je n'ai pas vécu avec ma mère, et mon père a fait ce qu'il pouvait... Donc la solitude, je connais. Largo est un aventurier. Je le suis aussi. Il ne jure que par lui-même, et pense que quand il y a un problème il faut d'abord compter sur soi : je suis exactement comme ça. J'ai donc vraiment beaucoup de points communs avec lui. Sauf le compte en banque, malheureusement ! (rires)

Vous faites vos propres cascades : chute libre, pilotage, combat... Rien ne vous fait peur ?

J'ai besoin de sensations fortes pour me sentir en vie. Celles-ci ne me font pas peur. Par contre, ma femme attend un deuxième bébé, et je suis mort de trouille !

Quelles scènes attendiez-vous avec le plus d'impatience sur le tournage ?

Sans aucun doute les scènes de comédie. Faire des cascades m'amuse. Mais c'est la cerise sur le gâteau. Mon métier, c'est d'être acteur, pas cascadeur. Sur les séquences de comédie, qui demandent de jouer, je ne lâchais rien.

Vous étiez entourés de grands comédiens : Laurent Terzieff, Ulrich Tukur, Sharon Stone... Qu'avez-vous appris d'eux ?

Je me nourris toujours de tout. Ce n'est pas de la démagogie. C'est vrai. Tous les jours, je veux apprendre ! Donc être au contact de grands acteurs ne peut qu'aider à s'améliorer.

En empruntant à leur manière de travailler notamment. J'ai par exemple posé 15 000 questions à Laurent Terzieff. Avec moi, le pauvre avait tous les jours une interview ! Laurent était très technique, capable de faire cinq prises en tous points identiques. Il maîtrisait son instrument – lui-même – à la perfection. Ulrich Tukur était beaucoup plus spontané. Il ne savait pas vraiment ce qu'il allait faire dans la prise. Ça venait au moment du tournage. Je trouve ça super intéressant. Sharon, quant à elle, avait un contrôle total sur ce qu'elle dégageait, sur son image. Là où Laurent Terzieff était très précis sur sa parole, son débit, Sharon, elle, travaillait plus sur son corps, ses attitudes. Le texte venait ensuite s'y coller, mais c'était avant tout physique.

Duquel vous sentiez-vous le plus proche dans la manière de travailler ?

Ulrich Tukur. J'adore être surpris par les acteurs avec lesquels je travaille. Je ne veux pas savoir si un acteur change quelque chose. Je préfère qu'il me garde la surprise.

Quelles scènes ont été les plus dures pour vous ?

Probablement les séquences avec l'enfant. Il avait 4 ans, ne parlait pas français et se retrouvait sur un plateau essentiellement francophone. Son père était français et nous avait dit que son fils parlait notre langue. Sauf qu'il ne comprenait clairement pas ce que je lui disais. Or, il fallait l'amener dans des situations douloureuses, et le premier fusible, c'était moi. J'étais face à lui. C'était dur... Faire un travail sur mes émotions, c'est mon métier. Mais amener un enfant de 4 ans à faire ce travail-là... Il n'a pas décidé d'être acteur, mais se retrouve quand même sur un plateau, à devoir dire un texte, parfois avec les larmes aux yeux. C'était à moi de l'amener à ça, car j'étais son principal interlocuteur. ... et faire pleurer un enfant de 4 ans ce n'est pas la chose la plus joyeuse que j'ai eu à faire dans ma vie ! Il fallait que j'aille à l'encontre de mon instinct protecteur que je ressentais envers lui. C'était douloureux.

De manière générale, vous êtes-vous senti plus à l'aise sur ce tournage que sur le précédent LARGO WINCH ?

Oui, beaucoup plus. Jérôme pense que c'est parce que j'arrivais fort d'une légitimité que j'avais dû gagner sur le premier tournage, et que je n'avais pas besoin de prouver quoi que ce soit. Je ne suis pas d'accord. Sur le premier film, je voulais absolument faire de mon mieux. Du coup j'avais tout verrouillé. Sur LARGO WINCH II, je me suis beaucoup plus fait confiance sur le plateau, tout en ayant fait mon travail en amont. Il ne faut pas oublier que pendant l'année de préparation, même physique, à chaque fois que je levais de la fonte ou faisais une prise de grappling au sol, ma tête aussi travaillait, me préparait au rôle. La différence avec le premier tournage c'est que cette fois j'arrivais sur le plateau mille fois plus détendu. Sans me coller une pression particulière, sans prévoir la scène ! Juste en me disant « Si il se passe ça, tant mieux ; si ça ne se passe pas, tant mieux aussi, c'est qu'il se passera autre chose et que ce sera bien. » C'est une différence énorme. Je suis arrivé tellement détendu, que quelqu'un d'extérieur aurait pu me considérer comme un branleur. Alors que je suis tout sauf ça. Je suis un très gros travailleur. Mais le travail, pour moi, doit servir à pouvoir avoir l'air d'être un branleur. Plus vous êtes détendu, meilleur vous êtes. Et c'est vrai pour tout.

RENCONTRE AVEC SHARON STONE

Vous devez vous voir proposer beaucoup de rôles. En quoi celui-ci différait-il des autres ?

J'ai vraiment aimé le scénario que m'avait fait parvenir mon agent français, David Vatinet, je l'ai trouvé très divertissant. L'histoire est formidable et se passe tout autour du monde, dans des régions que le cinéma n'explore pas souvent, ce qui donne au film un large spectre d'atmosphères, d'ambiances visuelles. J'ai beaucoup aimé travailler avec Jérôme Salle, c'est un vrai leader. Il possède un véritable regard et sa vision des choses est remarquable. Il a su fédérer autour de lui une équipe extraordinaire.

Comment décririez-vous votre personnage, la procureure Diane Francken ?

C'est un personnage amusant à jouer. Elle s'investit intensément afin de résoudre les problèmes qui se présentent à elle. D'un autre côté, elle s'intéresse énormément aux hommes, au point d'en être parfois distraite !

Comment avez-vous préparé votre rôle avec Jérôme Salle ?

Je n'avais pas travaillé depuis un moment. J'ai élevé mes enfants, et consacré beaucoup de temps à la lutte contre le SIDA. Jérôme Salle m'a aidée à retrouver ma confiance en moi en tant qu'actrice, ma gestuelle... Il a su se montrer à la fois gentil, prévenant, drôle, mais aussi faire preuve de beaucoup de sérieux et d'une énorme capacité de travail. J'ai beaucoup d'admiration pour lui.

Lorsque, au début du film, on vous voit en robe blanche vous asseoir sur un bureau, et croiser et décroiser les jambes, on ne peut s'empêcher d'y voir un clin d'œil à BASIC INSTINCT... Ce que confirme d'ailleurs Jérôme Salle.

A chaque fois que je croise les jambes, c'est l'affolement général. Je n'y peux rien. J'ai simplement envie de dire une chose : hé, les gars, vous allez vous en remettre un jour ???

Jérôme Salle dit que vous jouez beaucoup avec votre image...

Chaque acteur se sert de son corps, de son esprit. Après tant d'années passées sur les plateaux et à l'écran, je sais ce qui, chez moi, peut provoquer certains effets. Alors bien sûr, j'en joue pour interpréter un rôle, mais je dois aussi y faire attention. Certaines choses sont profondément ancrées dans l'esprit des gens...

Comment se sont passées les choses avec Tomer Sisley ?

Tomer est vraiment drôle. Il est très disponible, charmant et ouvert. Il parle plusieurs langues couramment, se montre très généreux de son temps et serviable. J'ai adoré le temps passé avec lui.

Et avec Laurent Terzieff ?

C'est un grand acteur. J'ai été extrêmement honorée de travailler avec lui ; c'était un véritable gentleman. Il travaillait si dur, et avec une telle force et une telle intensité ! Nous avons tous adoré l'avoir avec nous sur le plateau.

Avez-vous senti une différence de sensibilité culturelle entre Jérôme Salle et les précédents réalisateurs avec lesquels vous avez travaillé ?

Chaque réalisateur, chaque créateur a sa propre vision, et l'exprime à sa manière. Leur pays d'origine, leur enfance, leurs expériences de vie... tout a une influence. Bien sûr, je ne parlais pas la même langue que tout le monde, et cela pouvait être aussi amusant que frustrant. Cela nous a rapprochés, et nous a rendus plus créatifs. J'adore venir travailler sur un plateau où l'on peut entendre parler plusieurs langues. J'avais un faible pour nos pauses déjeuners, j'avais l'impression d'un grand repas de famille. Nous mangions tous ensemble, et cela nous a soudés. La somme de toutes nos différences peut donner naissance à un grand succès. C'est, je pense, ce que nous avons réussi à faire avec ce film. Je suis vraiment honorée d'avoir pu y participer. Et j'insiste : si les choses se sont si bien passées, c'est aussi parce que nous avons eu un formidable réalisateur, qui a su tirer le meilleur de chacun de nous avec un solide sens de l'humour et des priorités.

LISTE ARTISTIQUE

LARGO WINCH
DIANE FRANCKEN
DWIGHT COCHRANE
MALUNAÏ
SIMON OVRONNAZ
ALEXANDRE JUNG
GAUTHIER
DRAGAN LAZAREVIC
GENERAL KYAW MIN
VIRGIL NAZATCHOV
CLIVE HANSON
BEAUMONT
KADJANG
ANNA
NERIO WINCH
FREDDY KAPLAN
PENNYWINCKLE

Tomer SISLEY
Sharon STONE
Ulrich TUKUR
Mame NAKPRASITTE
Olivier BARTHÉLÉMY
Laurent TERZIEFF
Nicolas VAUDE
Clemens SCHICK
Nirut SIRICHANYA
Dmitry NAZAROV
François MONTAGUT
Anatole TAUBMAN
Praptpapol SUWANBANG
Weronica ROSATI
Miki MANOJLOVIC
Carlo BRANDT
Elizabeth BENNETT

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION Jérôme SALLE
SCÉNARIO Julien RAPPENEAU
Jérôme SALLE
IMAGE Denis ROUDEN A.F.C.
MUSIQUE ORIGINALE Alexandre DESPLAT
INGÉNIEUR DU SON Marc ENGELS
SUPERVISEUR SON Jean-Paul HURIER
MONTAGE Stan COLLET
DÉCORIS Laurent OTT A.D.C.
COSTUMES Gabrielle BINDER
MAQUILLAGE Emmanuelle VELGE
COIFFURE Agathe DUPUIS
1^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR Brieuc VANDERSWALM
CASTING Gigi AKOKA
DIRECTEUR DE PRODUCTION Eric ZAOUALI
PRODUIT PAR Nathalie GASTALDO

D'après la série de bandes dessinées "LARGO WINCH" de VAN HAMME et FRANCQ publiée aux Editions DUPUIS

Coproduit par OLIVIER RAUSIN, MARC GABIZON et ARLETTE ZYLBERBERG

Une coproduction France - Belgique - Allemagne
PAN-EUROPÉENNE, WILD BUNCH, TF1 FILMS PRODUCTION, CASA PRODUCTIONS,
LW PRODUCTION, CLIMAX FILMS, RTBF (Télévision belge) et WILD BUNCH GERMANY

Avec la participation de CANAL+ et de CINÉCINÉMA

En association avec SGAM AI CINÉMA 2, LES ÉDITIONS DUPUIS, H&J, PHILIPPE FRANCQ

En coproduction avec FORTIS FILM FUND

Avec la participation du Programme MEDIA de la Communauté Européenne,
des RÉGION WALLONNE et de BRUXELLES CAPITALE

Réalisé avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral Belge,
CASA KAFKA PICTURES & CASA KAFKA PICTURES MOVIE TAX SHELTER
EMPOWERED BY DEXIA, de la PROCIREP et de l'ANGOA-AGICOA

Distribution PAN-EUROPÉENNE, WILD BUNCH DISTRIBUTION

Ventes internationales WILD BUNCH - Distribution vidéo PATHÉ

MUSIQUE

Musique originale composée et dirigée par Alexandre Desplat
Éditions Galiléa Music / LW Production

Violon solo	Thomas Bowes
Shakuhachi	Alexandre Desplat
Cor solo	Richard Watkins
Trompette solo	Andy Crowley
Piano	Dave Arch - Dave Hartley
Harpe	Skala Kanga
Timpani	Tristan Fry
Percussions	Paul Clavris - Gary Kettel - Frank Ricotti
Régie orchestre	Isobel Griffiths
Assistant Isobel Griffiths	Jo Buckley

Enregistrée à Air Studios et Abbey Road Studios
Mixée à Abbey Road Studios

Ingénieur du son	Peter Cobbins
Assistant Ingénieur du son	Sam Okell
Monteur Musique	Gerard Mc Cann - Peter Clarke
Auricle	Peter Clarke
Programming	David Walter - Xavier Forcioli
Orchestrations	Alexandre Desplat - Jean-Pascal Beintus
	Nicolas Charron - Sylvain Morizet
Copie	Norbert Vergonjanne - Jill Streater

EXTRAITS MUSICAUX

My Melody
Rebecca Delannet & Astrid Gomez Montoya

Geu sah yeu Soo Geu Toh
Jesus goes back to Heaven
(Sanor Plukngern)

Trade Center
(Frédéric Sans)
Éditions Kosinus - K Musik

Lao Sieng Tien
(Chuck Jonkey & Tribal Thai Group)
Traditional tune arranged by Chuck Jonkey (ASCAP)
Published by Jonkey Music (ASCAP)
SonicSafariMusic.com

Man in the Moon
Composé par Billy Conrad, Sam Keaton
© & © Atmosphère Music Ltd
Avec l'aimable autorisation de
Universal Publishing Production Music France

Noomo Noomo
Composé par Elle Hamm, Eric Peter Goldman,
Josh Kessler, Marc Ferrari, Zedrick Eugene Kelley
© & © Red Engine Music / Revision West
Avec l'aimable autorisation de
Universal Publishing Production Music France

Ancient Longings
(Dave Bloor / Katsumi Sato)
Éditions KPM Music - K Musik

Lao Duang Deuan
Traditionnel arrangé par Dusadee Swantiboonpong
© & © Chappell Recorded Music Library Ltd
Avec l'aimable autorisation de
Universal Publishing Production Music France

Piano Sonata N°2 in F major - K.189e
de Wolfgang Amadeus Mozart
Interprété par Paul Badura-Skoda
© 1980 BMG
Avec l'aimable autorisation de Sony Music Entertainment France

Jump Around
(LP Version) Interprété par House of Pain
Paroles et musique de Erik Schrödy et Larry Mugarud
© MCA Music Publishing, A.D.O. Universal Studios Inc / Soul Assassin Music
Avec l'autorisation de Universal Music Vision
© 2010 WB Music Corp. (Ascap), Irish Intellect Music (NS),
Universal MCA Publishing (Ascap) and Soul Assassin (Ascap)
Tous droits pour WB Music Corp. et Irish Intellect Music
administrés par Warner Chappell Music France
Tous droits réservés
© 1992 Tommy Boy Music Inc.
Avec l'aimable autorisation de Warner Music France
A Warner Music Group Company

CHANSON GÉNÉRIQUE DE FIN

Father & Son

Interprété par PUGGY (Yusuf Islam)
© 1970 Cat Music Ltd. Avec l'autorisation de EMI Music Publishing France S.A. Tous droits réservés
© 2011 Casablanca Records / Mercury France. Avec l'autorisation de Universal Music Vision



wild bunch